

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 19 (1874)
Heft: (24): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Le siège de Belfort et la campagne de l'Est [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-333794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 24 (1874).

LE SIÉGE DE BELFORT ET LA CAMPAGNE DE L'EST.

(Suite.)

Après tout, le terrain du 9 janvier était resté aux Français, quoique tard dans la nuit, mais sans aucun profit ; au contraire, ils n'avaient fait que refouler le XIV^e corps sur ses lignes d'étapes et sur Belfort, son objectif, au lieu de l'en couper. Du même coup ils avaient perdu une journée à cette lutte stérile, et ils allaient perdre une ou deux journées à se remettre en route.

Le 10, pendant qu'ils lançaient des reconnaissances sur tout leur front et procédaient à l'occupation régulière de Villersexel, de Moimay, de Marat, les troupes de Werder reprenaient leur marche sur Lure et Ronchamp, couvertes par de vigoureuses colonnes d'arrière-garde sous les colonels Bayer et Willisen. Le soir du 10, le général Werder, ayant pris les devants, couchait à Frahier. Le lendemain son XIV^e corps se dirigea vers Héricourt, pour occuper des positions, le long de la Lisaine, couvrant le siège de Belfort, déjà marquées par de forts avant-postes de contrevallation de la division Treskow. A cet effet les deux généraux eurent une entrevue, le 11 à Argiésans, près Belfort, où ils combinèrent leurs mesures. A peu près au même moment, coïncidence encourageante, Werder recevait de Versailles des instructions du 7 janvier renforçant ses propres résolutions et y ajoutant des renseignements d'un haut prix : « En suite du mouvement à l'est de l'armée de Bourbaki, lui mandait M. de Moltke, S. M. a ordonné la réunion des II^e corps (Franseki, du blocus de Paris) et VII^e corps (Zastrow) sur la ligne de Châtillon-sur-Seine—Nuits-sous-Ravières, et afin de bien coordonner l'action de toutes les troupes du théâtre de l'est, le commandement en chef de ces deux corps d'armée ainsi que des forces sous les ordres de V. E. est remis au général de cavalerie von Manteuffel, qui arrivera prochainement à Châtillon-sur-Seine.

» Jusqu'à ce que le général Manteuffel prenne le commandement effectif de la nouvelle armée, dite du Sud, V. E. continuera à diriger en chef les opérations et à en faire directement rapport, comme précédemment, au grand état-major de Versailles.

» Les points suivants sont encore recommandés à V. E. :

1^o Il faut en tous cas couvrir le siège de Belfort. S. M. espère qu'après que V. E. aura été déchargée du soin de garder le terrain à l'ouest des Vosges, vous pourrez, en attirant probablement à vous toutes les troupes qui ne sont pas absolument nécessaires

au blocus, arrêter l'offensive ennemie contre Belfort assez long-temps pour que les deux corps d'armée sus-indiqués puissent entrer en ligne. V. E. n'aura à assurer que sa droite immédiate par un détachement de flanqueurs qui veillera aux débouchés par la région méridionale des Vosges et fera les coupures nécessaires.

2° V. E. veillera aussi aux colonnes ennemis qui pourraient s'approcher du nord par la région occidentale des Vosges, et à cet effet elle s'entendra avec le gouvernement général de Lorraine, avisé aussi de son côté.

3° Le gouvernement général d'Alsace est avisé de réprimer par la force toute tentative d'insurrection sur vos derrières. Vous feriez de même dans le rayon de vos cantonnements.

4° V. E. aura soin, en cas de retraite momentanée, de garder toujours plein contact avec l'ennemi, et, aussitôt qu'il se replierait, de reprendre l'offensive, afin de l'empêcher de se jeter en forces supérieures sur les II^e et VII^e corps en marche vers vous.

5° Les opérations des armées ennemis, par suite de la mauvaise organisation de leurs trains de munitions et de vivres, longeant toujours les voies ferrées, des menaces contre la queue de leurs colonnes seraient souvent avantageuses. Le gouvernement général de Lorraine est chargé de préparer, et cas échéant, d'effectuer la destruction des rayons ferrés Langres—Chaumont, et Epinal—St-Loup. Comme le rayon Belfort—Mulhouse est encore pour longtemps impraticable, V. E. veillera à ce que le rayon Mulhouse—Bâle soit détruit de manière à ne pouvoir pas être rétabli pendant 8 à 14 jours.

6° Le ministère de la guerre du grand duché de Bade est invité à envoyer des troupes de remplacement dans le sud du grand-duché pour observer le Rhin et empêcher le passage du fleuve par des coureurs ennemis. »

En même temps qu'il recevait ces instructions, le général Werdor était informé par son collègue le général Zastrow, que le VII^e corps d'armée atteignait Châtillon-sur-Seine, et qu'une partie du détachement Debschitz s'était déjà portée sur la gauche de la ligne avancée de la Lisaine, vers Audincourt. Ses affaires prenaient donc une tournure convenable. Moyennant un répit de quelques jours, il serait sûr de pouvoir prendre de bonnes positions à proximité de la division Treskow et des batteries de siège, et d'y être bien-tôt soutenu par l'armée de Manteuffel.

Ces quelques jours si précieux lui furent accordés par Bourbaki. Seulement le 15 les deux masses adverses se réengagèrent, après une affaire d'avant-garde assez chaude, il est vrai, le 13 à Chavanne et Arcey. Mais ce 15 janvier ouvrit une période de luttes décisives, qui ne durèrent pas moins de trois journées, et qu'on a appelées du nom général de :

Bataille d'Héricourt (15, 16, 17 janvier 1871).

Le 15 janvier au matin les troupes de Werder, en vertu d'un ordre général du 11 au soir et de quelques dispositions complémentaires, se trouvaient réparties sur la ligne de la Lisaine comme suit :

A la droite vers Chenebier le général Degenfeld, 2^e brigade badoise, avec 3 bataillons, un escadron, 3 batteries fortes.

A Chagey et de là jusqu'au cimetière d'Héricourt par Luze, le Mont-Vaudois et Echenans, les coteaux de St-Valbert, le général Goltz avec 7 bataillons, 4 escadrons, 5 batteries.

Au centre à Héricourt et jusqu'à la pointe sud-ouest du bois du Mont Dannin, y compris les postes avancés de Tavey et des coteaux du Mougnot, la brigade Knappstädt de la division Schmeling, avec 7 bataillons, 2 escadrons, 4 batteries.

Plus à gauche, jusqu'à Montbéliard, par Bussurel, Béthoncourt, Mont-Chevis, la brigade Zimmermann, division Schmeling, avec 8 bataillons, 2 escadrons, 3 batteries.

A l'extrême gauche, de Sochaux à Delle par Beaucourt, le détachement Debschitz : 8 bataillons, 2 escadrons, 2 batteries.

A l'extrême droite, vers Ronchamp, le colonel Willisen de la division badoise, avec 8 escadrons, 1 bataillon, 2 batteries.

En réserve, derrière Héricourt et vers Brévilliers et Chatenois, les brigades badoises Keller et Wechmar avec 12 bataillons, 7 escadrons, 6 batteries. Plus à gauche à Allanjoie un bataillon de la division Treskow.

Dans le château de Montbéliard, ancien donjon à fortes murailles, terrasses escarpées et abris casematés, une garnison spéciale d'une centaine d'artilleurs et d'un demi-bataillon de landwehr (Gumbinnen) sous le major Olzeski, avec un approvisionnement de 21 jours.

Aux batteries de campagne sus-indiquées, le parc de siège avait ajouté 34 pièces, à savoir :

Au château de Montbéliard 4 pièces de 6 et 2 de 12 liv., lieutenant Sauer.

Sur la hauteur de la Grange-Dame, au nord de Montbéliard, 5 pièces de 24 liv., capitaine Weiswangen.

Sur la hauteur au nord-est d'Héricourt, 7 pièces de 12 liv., capitaine Schweder.

A la gauche, en renfort de Debschitz, sur six points différents ; entre Sochaux et Delle, 16 pièces, dont 4 de 6, 4 de 12, et 8 de 24 livres.

Tout le front avait été retranché et aménagé pour une bataille défensive, dont les hauteurs d'Héricourt, Mont-Vaudois et Mont-Dannin, formaient le point central ; la Lisaine enflée par des barrages ; les ponts coupés ou prêts à sauter ; les localités mises en

état de défense ; les emplacements de batteries convenablement garnis de parapets, de tranchées, d'abris dans les environs pour les chevaux ; des chemins latéraux tracés. Le quartier-général, établi depuis le 11 à Brévillers, était relié par le télégraphe et par des relais aux principaux points, c'est-à-dire à Bourogne, quartier-général de la division de siège, à Beaucourt, Montbéliard, Héricourt, Frahier, Ronchamp. Une ligne éventuelle de retraite, sur la gauche de la Savoureuse, avait été sagement prévue. Protégée par les hauteurs de la rive gauche de la Lizaine, du Mont-Vaudois à Montbéliard, où les grosses pièces seraient sacrifiées, elle allait par Chatenois à Vourvenans sur des ponts de campagne, puis delà par Echêne derrière le canal Rhône-Rhin, sur Vellescot, Magny, Dannemarie. Le général Werder craignait fort d'être obligé de s'en servir avant que Manteuffel ne l'eût rejoint, car il venait d'être avisé que ce général arrivait seulement le 12 à Châtillon, d'où il lui faudrait bien une huitaine de jours pour rallier le XIV^e corps. Tiendrait-on huit jours ?...

Dès la matinée du 14, les troupes avaient été sous les armes dans les positions ci-dessus. En attendant la bataille, qui ne vint pas ce jour-là, les avant-postes lancèrent des reconnaissances et signalèrent sur tous les points du front de fortes masses françaises avec beaucoup d'artillerie.

De plus, le vent du nord s'était levé, amenant un froid de 18° sous zéro, qui était plus que désagréable. L'épaisse glace qui recouvrait tous les cours d'eau changeait maints fossés en autant de voies praticables, annulait les destructions de ponts et les arrangements de défilés, ouvrait de nombreuses brèches dans la défense si bien préparée.

Les appréhensions du général Werder devinrent très vives et elles se manifestèrent entr'autres par la dépêche suivante qu'il adressa à Versailles le 14 au soir : « De nouvelles troupes ennemis marchent du Sud à l'Ouest sur Lure et Belfort. A Port-sur-Saône on constate de forts détachements. Sur le front, l'ennemi attaque aujourd'hui les avant-postes de Bart et Dung, mais sans succès. Je vous prie instamment de me dire si, en face de cette attaque supérieure et enveloppante, il faut maintenir ultérieurement les positions de Belfort. Je crois que je pourrais tenir l'Alsace, mais pas en même temps que Belfort, sans risquer l'existence même du corps d'armée. Le blocus de Belfort m'ôte la liberté des mouvements. Les cours d'eau sont venus praticables par suite du gel. »

Avant d'avoir eu la réponse, qui n'arriva que le 15 au soir, ordonnant d'attendre la bataille, celle-ci s'engageait.

De bon matin, le général Bourbaki, après avoir passé la nuit à

Onans, s'était avancé à Arcey et avait ébranlé toutes ses forces contre les positions ennemis, reconnues dès le 14.

L'attaque, fort bien conçue, devait se faire sur tout le front, avec effort plus accentué à gauche, à savoir :

A droite, le 15^e corps contre Montbéliard, par Bart, Dung et Allondans.

Au centre les 24^e et 20^e corps, contre Béthoncourt, Bussurel, Héricourt, Mont-Vaudois, par Wyans, Tavey, Byans.

A gauche, le 18^e corps, sur Chagey par Faymont, Athesans et Mignavilliers.

A l'extrême gauche, la division Cremer, venant de Lure, sur Mandrevillars par Lyoffans, Magny, Béverne, Etobon et aussi Chagey.

A l'extrême droite, le corps-franc du colonel Bourras avec le 24^e régiment de marche, de l'autre côté du Doubs, contre Audincourt.

Le feu s'ouvrit vers 9 heures. A la droite française, le 15^e corps, 3^e division à droite, appuyée au Doubs, 1^{re} division à gauche vers Allondans, 2^e division en réserve, canonna les positions de Montchevis et du bois Bourgeois, en déloga les postes allemands avec leur artillerie, et s'y établit, ainsi qu'au plateau de Ste-Suzanne, pour battre, de là, le château de Montbéliard et les pièces voisines de la Grange-Dame et de Béthoncourt. Vers midi le feu était très vif sur ce point ; les batteries de 8 de la réserve du 15^e corps entraient en ligne, tandis que, de l'autre côté, les pièces de siège fournissaient un tir soutenu. Ce duel d'artillerie se continua jusqu'à la nuit, sans grand résultat, tandis que l'infanterie des divisions Peytavin et Dastugue prenait possession des postes avancés allemands et entr'autres de l'escarpement de Ste-Suzanne et du bois Bourgeois. Les tirailleurs pénétrèrent dans la ville de Montbéliard, occupèrent plusieurs maisons autour du château rejetèrent le gros de Zimmermann sur Sochaux. C'était un bon pas vers l'attaque du Château et de toute la Lisaine, réservée au lendemain.

Au centre il en fut à peu près de même. Les villages de Vyans, Tavey, Byans, Coisevaux, couvrant les abords d'Héricourt, furent battus par l'artillerie des 24^e et 25^e corps, et peu à peu évacués par les avant-postes ennemis. Les Français s'établirent sur les collines, y amenèrent successivement huit à dix batteries, qui soutinrent sans trop de désavantage la canonnade contre les pièces allemandes étagées sur les coteaux du Mont-Vaudois et du Mont-Dannin. L'infanterie française progressa vers la Lisaine, occupa Bussurel, tâta les collines au-delà ainsi qu'Héricourt, mais ne put s'y loger. D'ailleurs elle n'avait pas mission de pousser à fond ; elle devait attendre d'autres ordres, qui dépendraient de l'attaque des ailes, de la gauche surtout, Néanmoins le centre avait aussi un premier succès.

A la gauche, zone de l'effort décisif et de la seule manœuvre de la journée, en vue d'amener cette gauche sur Chagey, Luze, Mandrevillars, Argiésans si possible, les choses n'allèrent pas si bien. Les chemins encombrés de neige, montueux, glissants, retardèrent toutes ces colonnes tournantes déjà le 14, sans compter qu'elles eurent à escarmoucher le 14 au soir vers Lure et le 15 au matin à Béverne. Puis le 18^e corps et Cremer s'entrecroisèrent à Béverne, par suite d'itinéraires contradictoires (¹). Enfin la droite allemande, plus étendue qu'on ne l'avait cru, menaçait le mouvementement tournant. Tout cela fit obstacle à la gauche française. Loin de donner le coup décisif, elle ne put entrer en ligne à temps pour prolonger le 20^e corps. Il fallut y suppléer en portant d'Aibres vers Couthenans la division de réserve Palu.

Dans l'après-midi, la division Pilatrie, droite du 18^e corps, se relia au 20^e et occupa Couthenans sous le feu ennemi ; le centre avec Billot arriva plus tard vers la Vacherie et le bois de Nan en face de Luze et du Mont-Vaudois ; la gauche, division Bonnet, plus tard encore aux plateaux de Nan et du bois de la Thure contre Chagey (²). Quant à la division Cremer, coupée en deux à Béverne par Bonnet, elle occupa dans la soirée Etobon et environs contre Chenebier, qu'elle canonna de ses Armstrong. Sur divers points quelques pièces et des tirailleurs ouvrirent le feu à mesure de leur arrivée, mais les Allemands gardèrent Luze, Chagey, Chenebier, leurs principaux postes. Cette première journée coûtait aux Français un millier d'hommes, à leurs adversaires 600. La nuit glaciale décima les deux armées.

Le 16 au point du jour le feu reprit de part et d'autre. La droite française avait fait des progrès nocturnes et jeté 4 pièces dans la citadelle de Montbéliard, qui battirent le château à 800 mètres. Ces pièces, prises en flanc par une batterie extérieure, furent bien-tôt réduites à deux, blotties derrière un abri. Les fantassins garnirent plusieurs maisons sans pouvoir prendre le château, la position essentielle.

(1) La division Cremer venait d'être attachée au 18^e corps, mais en recevant encore des ordres directs du grand état-major, ce qui put amener des malentendus. L'ordre général du 14, complété d'un télégramme spécial adressé à Lure le 14 à 2 heures après midi, lui recommandait soigneusement d'éviter, dans sa marche de Lure sur Mandrevillars, les croisements avec la gauche du 18^e corps, et pour cela de quitter aussitôt que possible, même avant Béverne, la route de Lure à Héricourt. Cela ne se fit pas, probablement par suite de retards dans la marche du 14 et dans la réception des ordres. Il eût été plus simple de fixer à Cremer son itinéraire complet en dehors du 18^e corps ou de le laisser fixer par le général Billot. L'enquête n'a pas éclairci sur ce point. Le livre annoncé du général Billot y réussira-t-il ?...

(2) Sur l'heure de l'entrée en ligne du 18^e corps, il y a de grandes variantes. Pour la droite à Couthenans, ce serait, selon Billot, vers 11 h., selon Palu, vers 4 h. Pour la gauche Billot dit : 2 h., d'autres : à la nuit. Les deux versions dépendent de ce qu'on entend par « entrer en ligne » expression vague, surtout en tel terrain.

Plus à gauche, deux batteries de la division de réserve étaient entrées en ligne vers Montchevis. Avec 25 pièces de la division Dastugue et de la réserve d'artillerie, elles canonnèrent la position de Béthoncourt, dont l'infanterie devait s'emparer. Mais les bataillons furent retardés dans les bois et aux abords mal reconnus de la Lisaine, tandis qu'ils étaient décimés par un feu d'enfilade de trois batteries allemandes au-dessus de Béthoncourt. Quand ils furent prêts à l'attaque, leur artillerie se trouvait à bout de munitions. Battue à ce moment par un feu redoublé, l'infanterie dut se replier sur les bois d'où elle était descendue. Ses têtes de colonnes avaient beaucoup souffert. Entr'autres les mobiles de la Savoie, qui s'étaient vaillamment portés en avant, avaient perdu la moitié de leurs hommes et beaucoup d'officiers, dont leur chef, M. Costa de Beauregard, blessé et capturé.

Devant Héricourt le résultat fut analogue. Après une forte canonnade, trois colonnes d'une dizaine de bataillons s'élancèrent sur la ville. Quelques maisons restèrent en leur possession sur la route d'Arcey. La ville même, solidement défendue par la brigade Knappstadt, brava tous les efforts des colonnes du centre français.

En somme, sur toute la ligne Héricourt-Montbéliard la situation resta sensiblement la même, quoique la journée eût été plus disputée que celle du 15.

Sur la zone du nord, l'action fut encore plus chaude et plus variée. La gauche française avait à cœur de prendre sa revanche des retards de la veille. Au lever du jour, les cinq batteries Cremer et trois de la division Penhoat, autour d'Etobon, battirent la position de Chenebier, qui répondit par une quarantaine de pièces. Quelques batteries d'Etobon se rapprochèrent peu à peu, tandis que l'infanterie se déployait dans le bois de la Thure en se défilant derrière les accidents du terrain. A la droite des deux divisions Cremer et Penhoat, de l'autre côté du plateau de la Thure, les divisions Bonnet et Pilatrie ne pouvaient braver de front le canon du Mont-Vaudois; elles se préparaient à le tourner par le nord et, pour cela, à suivre le mouvement à gauche. Leurs tirailleurs avaient engagé le feu à la lisière des bois de Nan et de la Vacherie contre la position de Chagey. L'artillerie divisionnaire et de réserve du 18^e corps, en bonne partie sur la hauteur entre les deux bois, battait efficacement les abords de ce village et ceux de Luze, ainsi que les batteries des coteaux du Mont-Vaudois, que les bataillons allaient tourner. Mais tout cela ne put se faire que lentement et difficilement, vu le mauvais état des chemins et les feux meurtriers des pièces ennemis, qui dominaient tout le terrain et auxquelles on se croyait tenu de répondre.

Après deux à trois heures de ce duel d'artillerie, l'infanterie de la gauche de Billot se lança à l'attaque de Chenebier sur trois co-

lonnes enveloppantes: de front la moitié de la division Cremer, 57^e de marche et 86^e mobiles, sous le colonel Poullet, chef d'état-major de la division Cremer; à gauche la brigade Perrot, de la division Penhoat; à droite le général Cremer avec le reste de sa division, soit le 83^e mobiles, le 32^e de marche et le bataillon des mobiles de la Gironde. Le combat fut vif et sanglant. La défense, fournie par la brigade Degenfeld renforcée d'une batterie de réserve et de quelques cavaliers du colonel Willisen accourus de Ronchamp, fut des plus tenaces. Quelques maisons furent prises et reprises plusieurs fois. Enfin un dernier coup de collier, donné par le bataillon de la Gironde en ordre parfait et avec beaucoup d'entrain, assura la victoire aux Français. Le village leur resta avec deux à trois cents prisonniers, tandis que le gros des défenseurs se repliait à la débandade dans toutes les directions, mais surtout sur Frahier et jusqu'à la ferme Rougeot, où ils se rallièrent sous la protection de l'artillerie.

Le général Cremer « avait recommandé de ne pas trop poursuivre l'ennemi, afin de ne pas tomber dans quelque embuscade. Il voulait surtout éviter de donner aux Prussiens l'occasion d'un retour offensif » (¹). Ces craintes étaient d'autant plus fondées que les troupes Bonnet avaient échoué devant Chagey; mais le moyen de parer au danger redouté laissait assurément à désirer. Il aurait fallu plutôt pousser l'ennemi le plus loin possible et couvrir Chenebier à grande distance. Cela n'eut pas lieu. Les Français se reposèrent trop sur leur succès. La division Cremer reprit commodément les positions qu'elle occupait avant le combat, et la division Penhoat s'établit seule à Chenebier.

Sur toute la ligne de la gauche française, on se félicitait de la « victoire de Chenebier. » On se flattait de la continuer le 17, quand, vers cinq heures du matin, ce 17, les bivouacs furent subitement bouleversés par une vive fusillade. Les Allemands prenaient l'offensive. Nous nous transporterons dans leur camp pour suivre les détails de cette entreprise (²).

Pendant les journées des 15 et 16, peu de changements s'étaient opérés dans l'ordre de bataille sus-indiqué, à part l'entrée en ligne des réserves badoises, qui avaient été dirigées, en majeure partie, la 1^{re} brigade, Wechmar, sur Charmont, la 3^e, Sachs, sur Bussurel.

Le général Werder avait suivi les événements ordinairement

(¹) *L'invasion dans l'Est. Le général Cremer*, par un officier d'état-major. Paris 1871, 1 br. in-12. Voir page 71.

(²) D'après l'ouvrage récent: *Die Operationen des Korps des Generals v. Werder*, de M. le capitaine Löhlein (Berlin 1874, 1 vol. in-8, avec cartes), la meilleure source allemande pour ces événements. Il est fort regrettable qu'il n'ait encore rien paru d'analogique sur les corps français.

depuis la colline au nord-est d'Héricourt, ayant chargé le général Glümer du commandement spécial de la ligne Bussurel-Montbéliard, et le général Goltz de celui de Chagey et de la droite. Il communiquait incessamment, par ses officiers d'ordonnance ou par télégrammes, avec les points principaux de son front de 5 à 6 lieues (⁴), et télégraphiquement avec Versailles et avec le général Manteuffel, qui faisait force de marches à l'Est. Le 15 au soir, il avait reçu du comte de Moltke l'ordre susmentionné de tenir ferme, en ces termes : « Il faut attendre l'attaque et livrer bataille dans la position couvrant Belfort ; il sera très important de tenir la route de Lure à Belfort ; il est désirable d'avoir des postes d'observation à St-Maurice. Aux premiers jours, l'arrivée du général Manteuffel se fera sentir. » Soutenu par la perspective de ce renfort prochain, il avait télégraphié à Versailles et à Manteuffel, le 16 au soir, la retraite forcée de Degenfeld sur Chalonvillars, en mandant qu'il risquerait tout pour reprendre Chenebier. Il craignait de voir les Français ou pénétrer en masses par cette brèche de sa droite sur Belfort et le séparer de Manteuffel, ou attaquer en forces Chagey en disposant de la bonne route Chenebier-Chagey. Le fait que les nouveaux occupants de Chenebier s'y arrêtèrent le 16 au soir, sans pousser jusqu'à Frahier, le maintint dans la seconde supposition, et il résolut de les déloger dans la nuit même.

Le général Keller fut porté en renfort de Degenfeld vers Mandrevillars avec le reste de la réserve principale et quelques bataillons recueillis ça et là, soit en tout 8 bataillons, 4 escadrons et 4 batteries. Le général Goltz y ajouta un bataillon détaché de Chagey, et le général Treskow une nouvelle batterie de siège de 3 pièces de 24, péniblement installées à la ferme Rougeot. De l'extrême droite, le colonel Willisen s'était replié de Ronchamp sur Champagney, puis sur Plancher-Bas, veillant toujours aux communications avec Lure, et ne pouvant pas seconder directement l'action vers Chagey et Chenebier.

Pour remplacer sa réserve derrière Héricourt, Werder fit appel aux divers généraux et chefs de détachements, les priant de lui envoyer, encore pendant la nuit, toutes les troupes dont ils pouvaient se passer.

Il reçut ainsi, le 17 au matin, des généraux Treskow, Debschitz, Glümer, Schmeling, cinq bataillons et deux batteries, qui reconstituèrent une prudente et dernière réserve générale vers Brévillers.

Quant à Keller, il rassembla ses troupes, à 2 heures après minuit, vers Frahier, puis les conduisit sans bruit à l'attaque de Chenebier sur deux colonnes principales : à droite 3 bataillons et 2

(⁴) Une dizaine de lieues en y comprenant ses ailes extrêmes de Ronchamp et de Delle.

batteries, sous le major Jacobi, par Echevannes sur la lisière nord du village de Chenebier ; à gauche le 4^e régiment badois avec le général Degenfeld, sur la lisière sud ; en réserve vers Frahier deux bataillons du 3^e régiment et 2 batteries.

Vers 5 heures le feu s'ouvrit à la colonne de droite en avant d'Echevannes. Celle de gauche dut alors précipiter son attaque, et elle la mena si rondement que la surprise fut complète. Beaucoup de soldats français, éveillés par la fusillade, se défendirent encore très vaillamment dans les maisons : mais le plus grand nombre dut fuir pour se rallier hors du terrain de l'action. Les Allemands capturèrent environ 400 hommes, plusieurs voitures et une grande quantité de bagages.

D'autre part la colonne de droite avait rencontré plus de résistance : un vif combat s'était engagé dans le bois des Evants, qui tourna bientôt en mêlée très désordonnée, vu l'obscurité. Le major Jacobi y fut blessé et ses troupes rejetées à la lisière. Au jour les bataillons de l'amiral Penhoat, ralliés et reformés, s'avancèrent à l'attaque ; secondés à la droite de la division Cremer, ils rentrèrent dans le village de Chenebier et forcèrent le général Keller à se replier peu à peu vers le bois Féry, ce qu'il fit en emmenant son butin, y compris la plupart des prisonniers. Vers 11 heures le général Keller revint à la charge. Ce nouvel assaut lui procura le petit bois où les avant-postes français avaient si bien contenu la colonne du major Jacobi. De là, ayant voulu s'avancer contre Chenebier et le reprendre, il échoua complètement. Le village avait été barricadé et garni de mitrailleuses qui firent un feu des plus efficaces. Entr'autres une décharge de mitrailleuses mit hors de combat 24 hommes du 3^e régiment badois.

Vers midi les troupes du général Keller se replièrent sur Frahier. Des tireries à longue distance succédèrent aux assauts de la matinée, pendant lesquelles les généraux Keller et Degenfeld regagnèrent un peu de terrain. Un bataillon du 3^e régiment badois, sous le major Unger, prit solidement position à Echevannes, poussant ses avant-postes jusqu'à quelques pas de ceux des Français à Chenebier.

Ces événements à la gauche française avaient naturellement amené une reprise de la lutte sur les autres points, d'autant plus que le général Bourbaki avait ordonné de reprendre une troisième fois l'offensive, le 17 janvier au matin.

Devant Chagey l'action fut très disputée. Le général Goltz avait fait seconder l'attaque de Keller contre Chenebier par 8 compagnies des 3^e badois et 30^e régiment, sous le major Lang. Entre 6 et 7 heures ces compagnies essayèrent d'enlever la lisière nord du village de Chenebier, qui était barricadée ; elles furent repoussées. Suivies par des tirailleurs du général Billot et battues d'une

forte artillerie, y compris celle de Cremer ayant repris position en avant d'Etobon, elles n'effectuèrent qu'avec de sensibles pertes leur retraite sur Chagey. Là elles se rallièrent, firent front de nouveau et continrent la poursuite. Les généraux Billot et Bonnet, ayant réuni à la hâte quelques bataillons, ordonnèrent encore l'attaque sur Chagey et sur Luze vers midi. Mais le major Lang avait été renforcé par deux ou trois compagnies vers Luze et par une batterie à cheval vers Echénans. Il parvint à repousser les colonnes françaises; celles-ci se replièrent sur l'artillerie des coteaux, qui resta seule aux prises depuis 2 à 3 heures après midi.

Au centre, devant Héricourt, le combat ne fut tenu que par l'artillerie et par les tirailleurs, occupant toujours Bussurel et quelques maisons d'Héricourt, mais ne s'avançant pas au-delà. Les Allemands virent distinctement les lignes français se renforcer de barricades, d'abatis, de retranchements, et comme en même temps le tir faiblissait, ils en conclurent que l'armée de Bourbaki se préparait à la retraite ou au moins à une pure défensive.

A l'aile orientale, vers Montbéliard, les Français montraient plus d'entrain. Le 15^e corps, après une canonnade vigoureuse, lança deux fortes colonnes d'infanterie à de nouvelles attaques: une sur Montbéliard, une sur Béthoncourt. Toutes deux, battues par de puissants feux convergents d'artillerie, durent se replier sur les coteaux boisés de la rive gauche de la Lison. Quelques hardis tirailleurs qui tentèrent de nouveau une escalade du château de Montbéliard, secondés de pétards, échouèrent aussi, par manque d'appui, après quelques heureux premiers pas. Depuis 3 heures après midi l'action autour de Montbéliard ne fut plus entretenue que par la canonnade, s'éteignant peu à peu.

Au-delà du Doubs, sur le front du général Debschitz, il n'y avait eu que des escarmouches et des tireries sans gravité. Les 16 pièces de siège qui s'y trouvaient en position n'eurent pas l'occasion d'être employées.

A l'extrême droite allemande le colonel Willisen avait réoccupé Ronchamp.

Cette troisième journée de bataille restait encore indécise. Le général Werder, tout en croyant à des indices de retraite des Français, pensait aussi qu'ils pourraient bien ne vouloir que se mettre en défensive sur le front pour tourner en forces sa droite par Frahier, manœuvre tout indiquée par les circonstances. Aussi, le soir, il ordonna à la division badoise de se concentrer le 18 de bon matin vers Frahier. Les rapports du matin ayant signalé des mouvements de retraite non équivoques des Français, la division badoise dut se concentrer vers Chenebier, tandis que les troupes des généraux Goltz et Schmeling lancèrent de nombreuses recon-

ressances pour recueillir de plus sûres informations. La poursuite en masses, en cas de retraite française réelle, était bien dans l'intention du général Werder ; mais elle n'aurait lieu que quand la direction de cette retraite serait exactement connue. Il n'était d'ailleurs pas possible de l'entreprendre avant que l'armée allemande eût été ralliée et un peu refaite, c'est-à-dire avant un ou deux jours.

Les reconnaissances, quoique gênées par un affreux temps de pluie et de dégel, ne tardèrent pas à rapporter que l'armée française était en marche rétrograde sur tout le front.

En effet Bourbaki, très découragé le 17 au soir par ces trois jours de luttes obstinées sans résultats, avait ordonné, pour le lendemain matin, sinon une retraite générale, au moins un reploiement de quelques lieues, qui le mettrait plus à l'aise et le rapprocherait de ses convois et de sa base de Besançon. Le mouvement se commençait à peine, sous la protection de bonnes arrière-gardes avec forte artillerie, que déjà dans la matinée le général Werder en était sûrement informé et s'apprêtait à le contrecarrer de son mieux. La bataille d'Héricourt était dûment terminée.

Les pertes des Allemands, pendant ces trois journées, furent de 2158 hommes dont 317 tués, 1508 blessés, 333 manquants⁽¹⁾.

Sur les pertes françaises on n'a encore aucune donnée exacte. L'état-major allemand les a évaluées de 6 à 7 mille hommes, mais en y comprenant sans doute les nombreux traînards recueillis les jours suivants. Un petit volume fort intéressant sur cette campagne⁽²⁾, dû à la plume d'un témoin oculaire qui semble avoir fait de consciencieux efforts pour se bien renseigner, cote ces pertes à environ quatre mille hommes, et nous croyons ce chiffre assez près de la vérité. Il se répartirait en un millier d'hommes pour les affaires du 15, et de 1400 à 1600 pour chacune des deux autres journées.

En ordonnant, le 17 au soir, un mouvement rétrograde pour le lendemain matin, le général Bourbaki n'avait pensé d'abord se replier que de la Lisaine jusqu'autour d'Arcey, où serait son quartier-général. Là il se ravitaillerait, se referait, aurait plus de liberté pour reprendre une offensive mieux dirigée. Il espérait aussi attirer les Allemands hors de leurs trop fortes lignes de la Lisaine. « Si l'ennemi se décidait à nous suivre, écrivait-il à Bordeaux le

(1) Capitaine Löhlein, ouvrage précité, page 222. Les hommes hors de combat se répartissent comme suit entre les divers corps ou détachements : Division badoise 829 ; Goltz 241 ; Treskow 198 ; Schmeling 584 ; Debschitz 247 ; troupe d'é-tape 59. Les détachements qui combattirent les 16 et 17 à Chenebier y perdirent 598 hommes dont 28 officiers.

(2) *Les dernières campagnes dans l'Est*, par Charles Beauquier, ex-sous-préfet de la défense nationale à Pontarlier, conseiller général du Doubs. Paris 1873. 1 vol. in-12. Voir page 156.

17 au soir, j'en serais dans l'enchantement : peut-être nous offrirait-il ainsi l'occasion de jouer à nouveau la partie dans des conditions beaucoup plus favorables. »

En cela le vaillant et trop confiant général en chef français se trompait du tout au tout. Avec ses masses improvisées de troupes jeunes et mal soudées entre elles, la force morale de l'espoir au succès était un élément important, le principal même. Cette grande armée, riche d'immenses convois, trop riche peut-être pour son tempérament, avait bien rempli sa tâche tant qu'il s'était agi de pousser en avant. Jeunes recrues et malingres des dépôts, mobiles et mobilisés, luttant d'émulation et de noble ardeur, avaient fait des étapes héroïques par le froid et la neige, subi des privations et des misères meurtrières avec le stoïcisme de vieux soldats d'élite. La douce perspective de la patrie bientôt relevée et vengée, la certitude de marcher à la délivrance de Belfort et par là de Paris et de la France entière, avait suppléé à tout, soutenu les cœurs, soudé les volontés, assoupli les caractères, affermi bras et jambes. Une fois la retraite commencée, toutes ces qualités disparurent avec l'espérance. Le désordre matériel, l'égoïsme, l'indiscipline, la maraude, le pillage, la débandade envahirent les rangs, y firent de cruels ravages. Maintenant tous les maux, tous les contretemps, gaiement bravés dans la marche en avant, trouvaient le soldat sensible à l'excès. La fatigue, le froid, la faim, les ornières du chemin, les blessures de pied, jonchaient les routes de trainards, dont la plupart ne rejoignirent jamais leurs corps.

Le 18 au soir la situation morale et matérielle des troupes, répandues sur la ligne de Bavans à Athésans par Arcey, était déjà bien plus mauvaise que la veille.

Le général Bourbaki dut s'en convaincre et il fit continuer la retraite sur Besançon pour y arriver du 21 au 23. D'alarmants renseignements, lui venant de la Bourgogne et de Bordeaux, faisaient de cette retraite un impérieux devoir. Des forces nouvelles et considérables, lui mandait-on, menaçaient sa gauche. Il apprenait enfin la vérité, c'est-à-dire cette arrivée prochaine des corps de Manteuffel, qui avait si bien soutenu la fermeté du XIV^e corps allemand, et qui ne manquerait pas d'exercer une influence tout opposée et non moins vive sur l'infortunée armée en retraite.

Dès le 21 au soir, celle-ci arrivait autour de Besançon par trois principales lignes à la fois : A l'ouest les 18^e et 20^e corps, avec la division Cremer en arrière-garde, par la vallée de l'Ognon, soit par Athésans, Villersexel—St-Ferjeux, Rougemont, Montbozon. Au centre le 45^e corps et partie du 24^e par la rive droite du Doubs, soit par l'Ille, Clerval, Baume-les-Dames : à l'est, le gros du 24^e, avec le corps-franc Bourras en arrière-garde, par le plateau de Blamont, Pont-de-Roide, le plateau de Goux, la région monta-

gneuse du Lomont. « Cette armée, dit l'auteur et témoin oculaire précité, qui, dans sa marche sur Belfort, avait déjà l'air d'une multitude en déroute, offrait au retour le plus navrant spectacle. Les soldats, épuisés par le froid et le manque de nourriture, se traînaient à la débandade, sans ordre, sans discipline, brûlant tout ce qu'ils trouvaient pour se réchauffer, et traitant les villages sur leur passage presque en pays conquis. Une trentaine de wagons de vivres et d'objets d'équipement furent pillés devant le remblai de Saint-Ferjeux, sous les murs de Besançon. Des provisions de sucre, des caisses pleines de biscuit, des habits et des pantalons pris dans les voitures servaient à alimenter le feu de ces malheureux qui mouraient de froid. On vit des soldats placer des pains de sucre sur deux pierres, les faire flamber et s'en chauffer comme de bûches de bois.

« La nouvelle de cette retraite, lorsqu'elle fut connue dans la Franche-Comté, excita la plus douloureuse surprise. On croyait, grâce aux bulletins triomphants du gouvernement de Bordeaux, que l'armée de l'Est victorieuse poursuivait sa marche en avant.

» Lorsqu'on la vit revenir à Besançon harassée, démoralisée, en désordre, elle dont on avait salué le départ avec tant d'espérance, ce fut partout un découragement profond. On comprit que c'était la fin, que la prolongation de la lutte, de la résistance était impossible. La plupart des maisons de la ville converties en ambulances, les hôpitaux, les couvents, les casernes regorgeaient, non pas de blessés, mais d'hommes malades de la petite vérole, de la poitrine et surtout de misère, de froid et de privations. Les trois quarts de ces malheureux avaient les pieds gelés.

» La cavalerie n'était pas dans un meilleur état : les chevaux morts remplissaient les fossés et couvraient les places de la ville. Le général Rolland, commandant la place de Besançon, pour éviter l'emcombrement et surtout pour empêcher que tous les approvisionnements de la ville ne fussent épuisés par cette armée, avait fait fermer les portes aux soldats. Les soldats, par cette température d'une rigueur exceptionnelle, les vêtements en loques, sans souliers, erraient aux environs, s'entassant dans les maisons de campagne, où ils trouvaient du feu, un peu de nourriture et un abri, mais où les soins médicaux leur manquaient totalement. Ils se réfugiaient par centaines dans les salles d'attente de la gare pour y passer la nuit, et le matin on enlevait les cadavres de ceux qui avaient succombé à l'excès de leurs souffrances (¹). »

A ce moment, c'est-à-dire le 22 janvier, le gros de l'armée de Bourbaki campait aux alentours de Besançon, et jusqu'à Chatillon et Miserey du côté de l'Ognon. En arrière-garde ou plutôt en traî-

(¹) *Beauquier*. Ouvrage cité, pages 158-160.

nards, se trouvaient le gros du 24^e corps sur la route de Pont-de-Roide à Clerval et une division du 15^e à Baume-les-Dames.

Werder avait commencé sa poursuite en masses le 19, avec le gros de la division badoise, des troupes Goltz et Schmeling, tandis que le général Treskow avec des détachements de Schmeling et de Debschitz allait pousser plus actiyement le siège de Belfort. Dès le 20 le XIV^e corps avait repris le contact avec l'armée française. Il la talonnait, en lui enlevant de nombreux traînards.

Bourbaki avait d'abord espéré lui faire face devant Besançon. Mais il se voyait contraint par deux motifs de renoncer à cet espoir : la place n'était ni assez forte ni assez approvisionnée pour servir d'appui à d'aussi grandes masses ; l'armée de Manteuffel s'avancait non plus en jonction directe de Werder, mais sur la région entre Besançon et Lyon.

Après trois jours d'hésitations et d'angoisses, qui furent autant de jours perdus autour de Besançon, Bourbaki résolut de se replier dans la direction de la Suisse et de Pontarlier, pour prendre les routes et chemins longeant le Jura, entr'autres par Mouthe et Fontaine sur Morez. Il s'y trouvait en quelque sorte entraîné par le 24^e corps, son arrière-garde, qui était déjà en train, par suite soit de malentendus dans les ordres, soit de la pression de l'ennemi, de se replier directement de Lomont sur Pontarlier par Pierre-Fontaine. Une fois cette fâcheuse retraite commencée, il n'avait plus été matériellement possible de l'arrêter ; elle se continuait en dépit d'ordres contraires réitérés du commandant en chef.

D'autre part le 18^e corps, appelé à soutenir le 24^e, ne put marcher qu'avec une lenteur désespérante. Bref ! Bourbaki avec ses troupes de plus en plus démoralisées se crut impuissant à tenter quoi que ce soit de décisif, surtout de passer sur le ventre des forces prussiennes tenant déjà ses principales lignes de retraite sur Lyon, à Dôle, à Mouchard, à Salins.

Ayant informé Bordeaux de sa situation, il en reçut une réponse du 24 janvier 2 h. s., par laquelle M. de Freycinet lui recommandait de gagner la région d'Auxerre, Sens, Joigny, Tonnerre, où il trouverait une vingtaine de mille hommes de renfort. On n'oubliait pas de lui recommander aussi de ne pas perdre de temps.

Cette missive, qui résolvait la difficulté par la difficulté même, ne pouvait naturellement rien changer à la force des choses et aux résolutions de retraite sur Pontarlier qui s'étaient imposées au général Bourbaki. Il le fit savoir à Bordeaux, et à cette occasion on vit se rouvrir une autre période de vives et pénibles controverses. Quelques dépêches qui s'échangèrent alors méritent d'être citées comme résumé fidèle de la situation. En voici la teneur :

Général Bourbaki à guerre Bordeaux.

Besançon, 24 janvier 1871, 8 h. 30 s.

Quand vous serez mieux informé, vous regretterez le reproche de lenteur que vous me faites. Les hommes sont exténués de fatigue, les chevaux aussi. Je n'ai jamais perdu une heure, ni pour aller ni pour revenir. Je viens de voir tous les commandants de corps d'armée. Ils sont d'avis que nous prenions la route de Pontarlier. C'est la seule direction que l'état moral et physique des troupes permette de prendre. Vous ne vous faites pas une idée des souffrances que l'armée a endurées depuis le commencement de décembre. J'avais envoyé une division en chemin de fer pour s'emparer de Guingey et de Mouchard, une autre à Busy, les deux commandées par le général Martineau ; elles se sont repliées.

Pendant que j'ai visité aujourd'hui les troupes de la rive droite du Doubs, le général Borel est allé placer lui-même à Busy celles du 15^e corps pour les maintenir sur ces positions et faire occuper les ponts de la Loire les plus voisins.

Entre Dôle, Quingey, Mouchard, il y a deux corps d'armée ennemis, le 2^e et le 7^e. Demain je compte faire partir le plus vite possible trois divisions pour garder toutes les positions dont nous avons besoin pour s'emparer de Pontarlier. Si ce plan ne vous convenait pas, je ne saurais vraiment que faire. Croyez que c'est un martyre que d'exercer un commandement en ce moment. J'avais prescrit au général Bressolles de garder le plateau de Blamont et les hauteurs de Lomont, de laisser des postes à l'Isle, à Clerval, à Baume-les-Dames, pour empêcher le rétablissement des ponts et d'affecter une division avec les mobilisés à cette mission. J'apprends à l'instant que ces positions sont abandonnées et j'ordonne de les réoccuper.

Si vous croyez qu'un de mes commandants de corps d'armée puisse faire mieux que moi, n'hésitez pas, comme je l'ai déjà dit, à me remplacer, soit par Billot, soit par Clinchant.

Martineau ne compte pas sur ses troupes ; Bressolles n'y a jamais compté. La tâche est au-dessus de mes forces.

Besançon, 24 janvier 1871, 9 heures soir.

Votre dépêche me prouve que vous croyez avoir une armée bien constituée. Il me semble que je vous ai dit souvent le contraire. Du reste, j'avoue que le labeur que vous m'infigez est au-dessus de mes forces et que vous feriez bien de me remplacer par Billot ou Clinchant.

Je vous ai envoyé une longue dépêche ce soir, j'attends la réponse avec impatience.

Les deux divisions du 24^e corps qui doivent rallier, n'arriveront qu'après-demain, mais je commencerai mon mouvement demain à moins d'ordres contraires.

Besançon, 25 janvier 1871, minuit 45.

La marche que vous me prescrivez me semble impossible, c'est comme si vous ordonniez à la 2^e armée d'aller à Chartres.

J'ai une armée sur la droite évaluée à 90,000 hommes et deux corps d'armée le 2^e et le 7^e, qui tiennent Dôle, la forêt de Chaux et Quingey. Dans mes trois corps d'armée, je n'ai pas 30,000 combattants. Dôle est le lieu d'une grande concentration ; des batteries sont établies sur les routes. Si je vais jusqu'à Dôle, je ne reviendrai pas jusqu'à Besançon et je ne percerai pas plus loin. Je ne vois qu'une chance, c'est la route de Pontarlier, et ceci, d'accord avec mes chefs de corps. Je n'ai de passable que les trois quarts du 18^e corps, 6,000 hommes de réserve et une bonne partie de la division Cremer. Je puis gagner de Pontarlier la vallée du Rhône, couvert par un masque de troupes, mais je ne puis avoir l'espérance de battre des forces supérieures. Répondez-moi de suite, je vous prie.

(A suivre.)